

PAUL  
B  
PELISSIER  
C  
E  
D  
A  
GILLES  
R  
SAUTTER

Chantal BLANC-PAMARD, André LERICOLLAIS

Cet ABÉCÉDAIRE introduit à des citations tirées des œuvres de Paul PELISSIER et Gilles SAUTTER.

Ce collage, en territoire libre, ne saurait fournir *la clé qui rend possible et accessible les textes et les savoirs* (Michel LEIRIS). Il n'a pas non plus la fantaisie et la magie des livres d'enfants composés avec *le parti d'instruire en amusant...* Ce qui n'est pas moins ambitieux !

L'ordre alphabétique s'avère hasardeux, sauf que le A initial donne la première place à Afrique. Les lettres déroulent et enregistrent des mots ayant valeur de notion ou de concept significatifs, d'enseignes et de lieux exemplaires.

Les morceaux choisis suggèrent des itinéraires. Pour les évoquer il aurait fallu, pour le moins, rappeler les enseignements donnés et les cheminements personnels, mais la biographie hagiographique est un genre compromettant !

Pour opérer nos découpages et nos assemblages nous avons eu l'embarras du choix... Si nous avons choisi tel passage plutôt que tel autre, c'est avec l'idée d'éviter l'emprunt tronqué qui assène la formule et fige la norme... Pour chaque citation nous renvoyons à l'ouvrage dont la date de publication constitue un repère.

Solliciter nos mémoires, se reconnaître dans ces itinéraires, y retrouver l'origine de communes références qui attestent de notre appartenance à un groupe scientifique est, en la circonstance, la manière de marquer notre déférence.

Libre à chacun d'adhérer ou de réagir... *La connaissance cohérente est un produit, non pas de la raison architectonique mais de la raison polémique* (Gaston BACHELARD).

L'essentiel n'est-il pas que Paul PÉLISSIER et Gilles SAUTTER aient su désigner les lieux et inventer les termes du débat, en l'enrichissant sans cesse ?



## A

### AFRIQUE

*Si l'auteur de ce texte a pu paraître privilégier le continent africain, et telle ou telle façon de voir les choses, c'est qu'il est lui-même et malgré lui partie prenante de cette division du monde. Du moins l'Afrique noire, avec sa variété extraordinaire de milieux naturels, de sociétés, de systèmes de production et d'encadrements, n'est-elle sans doute pas un mauvais observatoire.*

G.S. La recherche géographique française, 1984, p. 171

### ATLAS

*L'idée même d'un « atlas » implique un travail basé sur la représentation graphique des faits liés à l'exploitation du sol. Autrement dit : un jeu de plans exprimant les relations entre un groupe humain et l'espace qu'il occupe, et schématisant le paysage qui en résulte à l'intérieur du terroir ou de son équivalent approché.*

G.S. et P.P. Pour un atlas des terroirs africains, 1964, p. 60.

*Tout atlas constitue, pour le lecteur attentif, une invitation permanente à comparer les cartes entre elles, c'est-à-dire à rechercher dans quelle mesure les configurations spatiales relatives aux différents ordres de faits entrent ou non en coïncidence. Il s'agit en somme, en mettant à profit le pouvoir d'intégration considérable de l'œil, de chercher des corrélations dans l'espace, susceptibles de révéler les liens de causalité ou d'interdépendance entre les éléments cartographiés : par exemple entre une tache de forte densité de population et des sols de meilleure qualité qu'ailleurs. Ou encore entre tel ou tel groupe culturel et telle ou telle forme d'exploitation du milieu. Plus encore que les correspondances, ce sont les écarts dans la distribution des faits supposés liés qui ont de l'intérêt. Car ils appellent une explication qui ne va pas de soi, amènent à formuler des hypothèses, ouvrent de nouvelles voies de recherche.*

G.S. Présentation de l'Atlas national en Côte d'Ivoire, 1972, p. 254.

### ARACHIDE

*Conditions naturelles favorables, facilités des communications, proximité des ports exportateurs, demande sans cesse plus exigeante du marché extérieur firent ainsi du Sénégal, en une cinquantaine d'années, le premier producteur d'arachide des territoires français ; à vrai dire, sa spécialisation lui procure une exclusivité à peu près totale puisque, pour une bonne année (1947), sa production atteint près de 600 000 tonnes alors que celle de l'A.-O.F. tout entière se chiffre à 725 000 tonnes environ et que celle de l'Union française ne s'élève pas à un total de 800 000.*

*Mais de tels chiffres masquent une douloureuse réalité ; pour les atteindre, la production des cultures vivrières fut dangereusement négligée, les sols furent exploités sans ménagement, les surfaces ensemencées étendues au maximum, les jachères rac-*

*courcies sans qu'aucune compensation fût apportée à la terre. En se souciant seulement de la production d'une denrée vouée à l'exportation et que le paysan échangeait contre des tissus et de la pacotille, l'économie de traite provoqua une dangereuse désertification du territoire, car elle ne lui apporta aucun équipement technique et n'y réalisa aucun investissement sérieux.*

P.P. L'arachide au Sénégal, 1951, pp. 204 et 205.

## B

### BAMILÉKÉ

*Cette population a constitué sur les plateaux du sud-ouest du Cameroun un foyer démographique d'une exceptionnelle densité (de 50 à 300 hab./km<sup>2</sup>)...*

*A l'organisation politique, judiciaire et militaire réalisée par la chefferie, s'ajoutait un encadrement social caractérisé d'une part par une vie associative particulièrement exigeante, d'autre part par un système familial pratiquant l'indivision de l'héritage au bénéfice d'un seul fils et par conséquent l'éclatement des familles à chaque génération, chaque fils non héritier étant placé dans l'obligation d'assurer les charges d'un fondateur de lignage. D'où un essaimage continu et la formation périodique de nouvelles chefferies regroupant les patrilignages récemment fondés, à la fois rivaux et solidaires. Aujourd'hui les Bamiléké sont d'extraordinaires entrepreneurs. Dans le seul domaine agricole (et ce n'est qu'un aspect de leur activité) ils ont réussi d'une part à faire de leur ancienne polyculture de subsistance une agriculture spéculative, d'autre part à coloniser une série de régions périphériques pour en faire des foyers agricoles florissants, fondés sur une gamme extrêmement variée de productions, depuis les cultures maraîchères du pays bamoun jusqu'aux plantations du Moungo. La plus surprenante réussite des Bamiléké est sans doute d'avoir fait de leurs terroirs apparemment surpeuplés et des régions voisines un centre d'exportation des produits vivriers...*

*De même l'extraordinaire solidarité financière des Bamiléké, qui leur permet notamment de contrôler circuits commerciaux et moyens de transport jusqu'au cœur de la forêt gabonaise, est directement fondée sur la pratique des loung, associations d'entraide traditionnelles transformées aujourd'hui en organismes d'épargne et de crédit et qui, sans rien perdre de leurs fonctions ancestrales, jouent le rôle d'un véritable système bancaire. Ici encore, maîtrise de l'appareil commercial et conquête des débouchés fouettent l'ardeur des producteurs et rendent compte de la prospérité et de l'extraordinaire capacité de renouvellement de l'agriculture bamiléké, justifiant au plan économique l'adoption d'innovations techniques (l'engrais minéral par exemple) que le repli sur soi et l'autosubsistance n'eussent jamais rentabilisée et par conséquent permise.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, pp. 219-221.

### BAKONGO

*C'est donc aux hommes avant tout que nous aurons à prêter attention, aux conditions historiques et sociales de leur mise en place, dont l'étude préludera à celle de l'environnement naturel. Ces hommes, des Bacongo, des Balali, des Bassoundi, appartiennent à la grande famille des Congolais du sud, des Kongo au sens le plus large du terme, dont ils sont, dans les territoires gouvernés par Brazzaville, la fraction la moins marginale et la plus fidèle à l'héritage commun du groupe. Nous aurons à préciser pourquoi ils se sont installés et comment ils se sont multipliés, non seulement à Boko, mais aussi dans les circonscriptions voisines. Et à débrouiller, par la suite, à moins qu'il s'agisse d'une simple coïncidence, le jeu d'affinités et d'adaptations au terme duquel les trois ethnies se révèlent sur la carte pratiquement coextensives avec le milieu.*

G.S. De l'Atlantique au fleuve Congo, 1966, p. 470.

## C

### COMMUNICATIONS

*La route, instrument par excellence du contrôle politique de l'espace, apparaît immédiatement comme l'outil du développement d'une agriculture qui trouve en elle-même les techniques de son progrès et dont la stagnation était d'abord le fruit de l'isolement.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, p. 219.

*Avec le chemin de fer Bangui-Tchad, considéré comme voie de communication intérieure de l'A.-E.F., on se retrouve en plein accord avec les données géographiques : d'une part la voie fédérale, prolongée jusqu'au Chari, a le tracé exact qui lui permet d'assurer dans les meilleures conditions un trafic « interzonal » (zone sèche — zone humide), c'est-à-dire de mettre en relation directe deux blocs à vocation complémentaire ; d'autre part elle relie les régions proches de la mer et bien dotées de ressources énergétiques, douées par conséquent pour l'industrialisation, mais mal peuplées et manquant de vivres, à l'intérieur du continent, consommateur de produits fabriqués, réserve d'hommes et producteur d'excédents agricoles.*

G.S. Le chemin de fer Bangui-Tchad dans son contexte économique régional, 1958, p. 296.

## D

### DENSITÉ DE POPULATION

*La densité de la population constitue un élément capital, le plus simple et le plus synthétique à la fois, parmi ceux qui permettent d'appréhender la nature des relations entre un espace et un ensemble d'hommes solidaires dans l'utilisation de cet espace. La densité de population constitue à chaque instant un fait contraignant pour le fonctionnement et l'évolution du système de production, et plus largement du système social du ou des groupes humains considérés.*

G.S. Écosystèmes forestiers tropicaux, 1979, p. 448.

*Dans un continent largement peuplé, de fortes densités ne pouvaient naître que des deux situations contraires que nous avons schématisées, à savoir l'organisation de peuplements régionalement étoffés par un pouvoir politique capable de leur assurer encadrement et protection, ou bien l'entassement dans des aires de refuge et la capitalisation sur place des effectifs de sociétés impuissantes à répondre à la croissance démographique par l'expansion spatiale...*

*Le facteur primordial des transformations techniques n'est plus la pression démographique : l'irruption de l'économie marchande et l'explosion urbaine lui ont substitué l'intérêt monétaire de la production. Les crises agricoles contemporaines résultent de ces transformations et non de l'infériorité des techniques de production qui se révèle au contraire d'une surprenante flexibilité.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique Noire, 1985, pp. 204 et 205.

### DÉVELOPPEMENT RURAL

*L'expérience sénégalaise ne conduit-elle pas à une révision d'une certaine conception du développement, trop souvent assimilé, par l'aide internationale comme par les responsables politiques, à l'adoption de modèles techniques étrangers destinés avant tout à la croissance de la production exportable ? Cette même expérience ne rappelle-t-elle pas avec force qu'au nom du seul souci de l'efficacité, la pédagogie comme le*

contenu de toute opération de développement doivent tenir compte de la spécificité sociale et culturelle de chaque civilisation, de la signification de son patrimoine technique, et renoncer au véritable impérialisme intellectuel, au terme duquel tout paysan du tiers-monde n'est qu'un « producteur » anonyme et « sous-développé » ?

P.P. Réflexion sur une entreprise de développement par la vulgarisation agricole, 1972, p. 405.

*Aucun refus, donc aucune réticence de ma part vis-à-vis d'un « développement rural » aussi nécessaire qu'inévitable, mais dont les modalités et l'adéquation des formules au milieu font souvent problème. Pas plus qu'à des paysanneries qui resteraient miraculeusement préservées de toute « contamination » par l'englobant, c'est-à-dire les contraintes liées à l'État et au marché, je ne crois pas d'autre part à un développement en vase clos, à l'échelle du continent africain, qui divergerait fondamentalement des évolutions qu'a connues, et que connaît encore le monde rural européen. Les paysanneries d'Afrique pourront-elles éviter le sort de leurs homologues des latitudes tempérées ? On sait ce qui se passe du côté des agriculteurs français, singulièrement depuis le début des années 60 : réduction drastique du nombre des exploitations ; marginalisation ou élimination pure et simple de celles qui n'arrivent pas à suivre l'évolution technique et économique ; course à l'agrandissement de la minorité qui surnage, assortie d'un endettement fort lourd, et d'une dépendance croissante vis-à-vis des acteurs économiques placés à l'amont et à l'aval (y compris les grandes organisations coopératives issues du milieu paysan) ; émergence d'une classe paysanne professionnellement organisée pour la défense de ses intérêts sectoriels, et donc de fait de moins en moins paysanne : développement de la double et de la multi-activité au sein d'un milieu rural dont les vrais agriculteurs ne sont plus qu'une composante, souvent minoritaire, etc. Certains signes peuvent donner à penser que quelque chose de ce genre se profile à l'horizon des agricultures africaines les plus engagées dans le marché, et le plus solidement encadrées par la puissance publique. Il n'est plus permis en tout cas, aujourd'hui, de raisonner sur l'avenir des paysans africains dans les termes du XVIII<sup>e</sup> siècle anglais ou du XIX<sup>e</sup> siècle européen : campagnes agricoles et villes-réceptacles à dominante industrielle, reliées selon le principe des vases communicants. La vraie question est celle du passage de campagnes paysannes à des campagnes socialement et économiquement diversifiées, donc capables d'accueillir une partie des exclus du processus de concentration et d'intégration marchande de l'agriculture.*

G.S. *Libres réflexions sur le développement rural*, 1985, pp. 156 et 157.

## E

### ÉCHELLES

*Il est tentant de coupler la notion des échelles géographiques à celle de société englobante/société englobée. L'État, la grande ville, considérés dans leur fonctionnement global, ressortissent à l'englobant, le monde rural et les petites villes à l'englobé. Soit deux sociétés, deux modes d'organisation, deux ensembles de valeurs, chacun dominant à son niveau. Le problème est dans la manière dont les deux niveaux s'articulent au long de la filière qui mène de la terre au producteur, et du producteur au consommateur (éventuellement confondus). Il existe trois cas de figure. Le premier est celui où toute la chaîne opère dans les limites de la société rurale, et, le cas échéant, de ses prolongements urbains (quand le commerce des produits vivriers est assuré par les cultivateurs eux-mêmes, ou des intermédiaires directement issus du monde paysan et opérant selon ses normes). La cohérence, en pareil cas, est assurée. Elle l'est tout autant, mais autrement, lorsque la production revêt la forme d'enclaves techniques à forte densité de capital, projetées directement au sein de l'espace rural depuis le monde de l'État ou des sociétés internationales. Sous la forme de « grandes plantations » ou d'autres implantations agro-industrielles, ces tentacules fonctionnent, à la main-d'œuvre près, en circuit fermé, et sont directement reliées aux étages supérieurs de l'État et*

du marché, à travers des circuits performants. Des subventions, des protections assurent au besoin la rentabilité.

G.S. *Libres réflexions sur le développement rural*, 1985, p. 154.

## ESPACE

*L'espace-champ et l'espace organisateur.*

*Si l'on va au fond des choses, ce qui fait le plus problème dans la géographie de cette fin de siècle, c'est probablement l'idée même qu'elle se fait de l'espace, placé comme on l'a vu au centre de ses préoccupations. L'accord qui semble recouvrir le mot est purement apparent. Tout le problème est de savoir si l'espace jouit ou non de propriétés propres qui, manifestant leurs effets de façon cumulative sur une variété de phénomènes, aboutiraient à des formes et des structures répétitives, relevant de véritables lois de composition. Auquel cas le repérage de ces structures et la détermination de ces lois constituent l'objet ultime de la géographie. La position opposée revient à dire que, s'il existe bien dans l'espace des agencements caractéristiques, l'articulation de ces derniers procède de forces extérieures à l'espace, ou dont le jeu, tout en intégrant des paramètres spatiaux (distance, échelle), ne se détermine pas essentiellement sur ce plan. L'existence même de systèmes et de sous-systèmes spatiaux, intégrant la totalité des phénomènes dont la surface terrestre est le siège, est fortement mise en doute : sauf rencontre localisée et fortuite, l'organisation de l'espace, selon ces vues, est toujours plurale. Espaces et sous-espaces renvoient à des catégories de phénomènes et de relations, voire, à l'intérieur de chaque catégorie, à des systèmes en compétition (deux sociétés, par exemple, installées côte à côte, et dont chacune organise l'espace à sa manière). La logique de ces positions respectives autorise les uns à conférer aux espaces individualisés une valeur objective et une signification en quelque sorte absolue ; les autres ont tendance à n'y voir que des espaces de commodité, délimités pour l'action ou comme cadre de recherches, ou au mieux comme des espaces « perçus », ce qui ne fait que repousser la subjectivité du niveau du chercheur à celui du consensus social.*

G.S. *Quelques réflexions sur la géographie en 1975*, 1975, p. 250.

## ÉROSION (DÉSERTIFICATION)

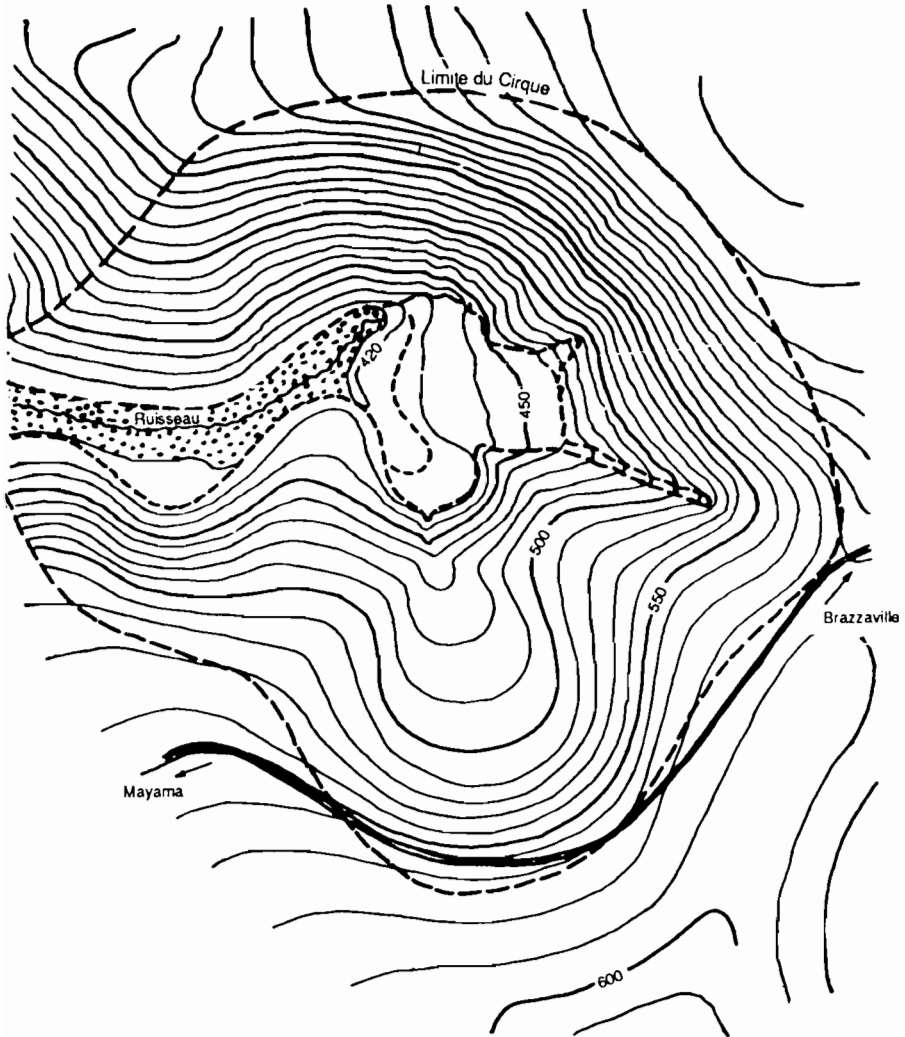
*Les travaux des agronomes et des pédologues du Centre de Recherches de Bambey et surtout le rapport synthétique établi en 1952 par R. PORTÈRES, ont bien mis en lumière que les cultures répétées opérées sans restitutions systématiques ni véritables assolements sur des sols très sablonneux privés de leur projection arborée par les défrichements, faisaient perdre à la terre arable sa structure en facilitant l'entraînement en profondeur de l'argile, du limon et des sables fins et en réduisant sa teneur en matière organique dont le renouvellement est enrayé...*

*Ils ont établi que cette évolution aboutissait à l'augmentation de la proportion du sable grossier en surface et préparait ainsi le travail de l'érosion — érosion éolienne commune à tout le Sahel en saison sèche, mais aussi érosion pluviale rendue particulièrement efficace pour une plante exigeant d'être aussi soigneusement sarclée que l'arachide...*

*Sans doute l'arachide a-t-elle incontestablement provoqué depuis un demi-siècle la savanisation du Cayor et entraîné une grave dégradation de ses sols liée au déboisement. Mais rien ne prouve qu'il s'agit là d'un phénomène de « désertification », tandis que cent observations démontrent que la végétation forestière peut se réinstaller d'elle-même dès qu'on lui en laisse le temps et refaire des terres arables...*

P.P. *Les paysans du Sénégal*, 1966, pp. 177 et 181.

## ÉROSION (CIRQUES)



Cirque visible de la route Brazzaville-Mayama, à l'endroit où s'amorce la descente vers le Djoué  
Échelle légèrement inférieure à 1/10 000<sup>e</sup>  
Équidistance: 10 m — Levé de l'auteur

G.S. Note sur l'érosion en cirque des sables au nord de Brazzaville. 1951, p. 53.

### ETHNIE/ÉTAT

*En créant des États aux limites linéaires, les frontières politiques ont surimposé à l'occupation traditionnelle du sol une grille territoriale dont la rigidité va s'affirmant et qui a pour double effet d'une part de délimiter le champ de politiques différenciées et parfois opposées, d'autre part de créer des déséquilibres souvent profonds au sein d'espaces marqués, au plan agricole au moins, par une rare homogénéité naturelle. Le caractère pluriethnique des pays africains signifie que le passage de l'ethnie à l'État*



*induit d'abord un changement d'échelle du contrôle territorial. Changement d'échelle qui tend à rendre plus homogène l'espace contrôlé par une même structure politique mais qui est à son tour porteur de graves déséquilibres liés aux profondes inégalités spatiales et démographiques entre États voisins.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, p. 210.

## ETHNIE/RÉGION

*Sans vouloir pousser l'analyse, il est facile de reconnaître, dans la notion d'ethnie (ou de groupe ethnique, les deux termes seront employés indifféremment), un principe de communication et un principe d'identité. D'un côté, l'ethnie se manifeste comme un niveau des relations sociales. Peu importe que celles-ci s'agencent ou non en une politique. Le trait constant, à l'intérieur du champ ethnique, réside dans une certaine facilité et une certaine intensité des communications entre les hommes. Il se constate même en l'absence de toute institution formelle reliant les unités de résidence ou les groupes de parenté, mais se conçoit difficilement sans le véhicule d'une langue commune. Le concept ethnique apparaît, d'autre part, difficilement séparable d'une certaine homogénéité, d'un minimum de fidélité à soi dans l'espace et dans le temps. Que, parmi toutes les distinctions possibles sur une base « objective », certaines seulement soient retenues et valorisées par la conscience de groupe, ne change rien à l'affaire, l'ethnie réduite, sur ce plan, à une pure représentation, privée de tout support réel, n'est sans doute qu'un cas-limite, rarement atteint.*

*Même si l'on est en droit de s'interroger sur leur signification, les entités reconnues par l'usage courant ne se laissent donc pas ravalier au rang de catégories plus ou moins formelles. Leurs noms ne sont pas de simples étiquettes : ils isolent un champ privilégié de relations, signalent un ensemble de traits, fort inégalement sélectifs quand on les prend un à un, mais dont la combinaison apparaît spécifique.*

G.S. De l'Atlantique au fleuve Congo, 1966, p. 164.

## F

### FRONTIÈRES

*Quand on examine les conditions faites aux activités productrices à travers l'Afrique noire contemporaine, on est frappé par la brutalité et la rapidité avec lesquelles s'exerce l'influence des frontières, des inégalités et des déséquilibres qu'elles entraînent, et combien interviennent peu, en comparaison, sinon de manière seconde voire secondaire, les changements de l'appareil technique de production.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, p. 211.

*Le contenant ne doit pas masquer le contenu. Le contenant, ce sont les frontières, le contenu c'est le territoire qu'elles enferment. Pour l'idée nationale, le contenu est plus important que le contenant. Et la valeur, la pertinence ou la non-pertinence d'une frontière se juge au moins autant en fonction de l'espace qu'elle circonscrit que de celui qu'elle traverse.*

G.S. Quelques réflexions sur les frontières africaines, 1982, p. 46.

### FORESTIERS

*Les innombrables entreprises de reboisement illustrent, mieux que n'importe quel autre domaine, la conception désarticulée de l'environnement qui préside aux opérations contemporaines d'aménagement. Qu'il s'agisse de parer à l'érosion des sols, de ralentir le ruissellement, d'enrayer la marche des dunes, ou bien de pallier les effets de la déforestation consécutive aux défrichements ou à la recherche de bois de feu ou de construction, et l'on charge le spécialiste des forêts d'élaborer un programme de reboisement. Or, pour le forestier, il s'agit de réaliser les conditions les plus favorables à la*

*production en isolant et en spécialisant des périmètres affectés exclusivement à la forêt et en sélectionnant les espèces à croissance aussi rapide que possible. Conception diamétralement opposée à celle du paysan pour qui l'arbre est un élément intégré à l'environnement, associé au champ et au pâturage, non seulement fournisseur de bois mais agent de fertilisation du sol en même temps que producteur de fruits comestibles ou de provende pour le bétail. Toutes les actions de reboisement visent donc à marginaliser la forêt, à en faire des enclaves spécialisées dans la production du bois, alors que, dans le même temps, le développement agricole élimine l'arbre de l'espace rural. On ne saurait concevoir politique plus diamétralement opposée aux équilibres séculaires patiemment élaborés par la paysannerie...*

*Ainsi, par exemple, de la diffusion de l'Eucalyptus dans tout le domaine sahélo-soudanien, notamment dans les reboisements destinés à approvisionner en bois de cuisine villageois mais surtout citadins. Or, s'il fournit rapidement perches et fagots, l'Eucalyptus ne s'intègre pas davantage à l'environnement qu'à l'économie rurale. Outre que son feuillage est aussi inassimilable par la matière organique qu'il est inconsommable par le bétail, l'arbre empoisonne le sol en même temps qu'il épuise ses réserves en eau dans un milieu dont le caractère dominant est la sécheresse ! Ainsi se trouve paradoxalement transformé en adversaire d'un environnement particulièrement fragile le corps de spécialistes voués à la « conservation » des eaux et forêts...*

P.P. Les politiques d'aménagement en Afrique noire et leurs conséquences écologiques, 1983, pp. 151 et 152.

## G

### GÉOGRAPHIE

*Si le travail du géographe implique le recensement de toutes les données qu'apportent sur son terrain les spécialistes appliqués à l'étude de l'environnement naturel et des sociétés qui l'exploitent, son rôle spécifique ne commence qu'à partir du moment où il analyse l'empreinte de l'homme sur le milieu et s'efforce d'en comprendre les mécanismes.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, Avant-propos.

*La lecture à laquelle nous nous essayons de l'ensemble des contributions réunies serait incomplète si nous ne nous efforcions pas de dire en quoi elle exprime la sensibilité fondamentale de la discipline « géographique ». Elle le fait, à notre sens, de trois manières. D'abord, en accordant un sens particulier à l'analyse de situations localisées : espaces socialement fonctionnels, ou entités sociales dotées d'une assise spatiale : terroirs, ethnies ou fractions d'ethnies, régions, unités administratives... quelles qu'en soient la définition ou l'échelle, le principe est toujours le même : restituer les cohérences qu'implique la proximité des hommes et des faits. Soit en amont du temps : des groupes dotés d'une histoire commune « traitent » l'espace de façon homogène. Soit en aval : la proximité suscite des liens entre des groupes sociaux ou individus accidentellement rapprochés. Cohérences ne veut pas nécessairement dire harmonie, les jeux conflictuels sont tout aussi intéressants. La deuxième manière d'être géographe vis-à-vis des problèmes du développement rural consiste à privilégier le regard des acteurs les plus directement impliqués, à voir l'espace rural, le développement, les initiatives extérieures avec les yeux des ruraux. Mais aussi, et c'est là un troisième aspect qui sous-tend la démarche géographique, restituer cette vision, la relier à d'autres plus distanciées, replacer le tout dans une problématique au niveau le plus général, par le truchement et la mise en jeu d'échelles emboîtées, que l'on resserre ou que l'on déploie selon les nécessités de l'explication. Autrement dit : considérer chaque élément, chaque variable, chaque facteur, chaque conséquence au niveau spatial et dans l'espace qui est le sien, et chaque fois en combinaison, en interférence ou en opposition avec les autres données propres à ce niveau.*

P.P. et G.S., Le développement rural en questions, 1984, Préface.

*Une part capitale de la géographie la plus authentique ne se rattache plus aux paysages que de façon indirecte ou ténue. Cette géographie essentiellement inapparente est celle des flux de toute nature : flux migratoires, flux de marchandises et de produits, flux d'information. Quelques-uns des thèmes aujourd'hui les plus fréquents de la discipline concernent les rapports de ces flux à l'espace, et particulièrement la façon dont l'espace se trouve organisé par eux. Entre dans cette catégorie l'étude des « rapports villes-campagnes », de la « colonisation des terres neuves » (où le paysage n'est qu'à l'aboutissement), de l'armature urbaine à différentes échelles, de la régionalisation spontanée ou volontaire dans un cadre national, des effets géographiques de la carte politique, du rayonnement spatial des ensembles industriels et des métropoles, des systèmes de relations liées à l'inégal développement. Dans tous les cas, la place qu'occupe au sol une infrastructure même lourde, une usine même gigantesque, une ville même est sans commune mesure avec le poids d'investissements, le rôle fonctionnel et le pouvoir organisateur sur le plan géographique des faits considérés.*

G.S. Quelques réflexions sur la géographie en 1975, 1975, p. 255.

### GOUROU (PIERRE)

*À travers l'ensemble de l'œuvre de monsieur Gourou, en quelque sorte à petite échelle, il y a un certain nombre de grands principes, de grands modes de raisonnement. À une autre échelle, monsieur Gourou tient à mettre l'accent sur ce qu'il appelle l'immense variété des situations locales. Et c'est le rôle de la géographie de mettre en cause l'existence de loi, en raison de cette immense variété des situations locales.*

P.P. La géographie comme « divertissement » ?, 1984, p. 56.

*Il n'est pas possible de parler de géographie tropicale sans évoquer le plus grand des géographes français actifs : Pierre Gourou, dont toute la vie et la pensée sont ancrées au monde tropical. C'est lui qui a donné, en France, à la géographie tropicale, les principes rappelés plus haut, et une sorte de statut non écrit, à la fois intellectuel et moral. Son influence se fait profondément sentir à travers ses élèves et ses « descendants » dans la géographie d'aujourd'hui.*

G.S. La recherche géographique française, 1984, p. 152.

## H

### HISTOIRE (TEMPS)

*L'histoire que nous avons dû faire a pour fin la compréhension du présent ; elle part des faits enregistrés sur le terrain pour remonter à l'explication ancienne lorsqu'elle peut être atteinte. À ce propos nous ne nous dissimulons pas que certains jugeront parfois excessive la place que nous avons faite à la reconstitution du passé et à l'analyse des structures anciennes ; elle correspond aussi exactement que possible au poids de l'histoire dans l'interprétation des situations actuelles.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, Avant-propos.

*Mais voici ce qui met vraiment la géographie dans une position singulière vis-à-vis des autres sciences de l'homme : le passé, pour elle, n'est pas une simple histoire intériorisée, il se matérialise en objets concrets, ceux-là même qui constituent le paysage dans toutes ses parties héritées.*

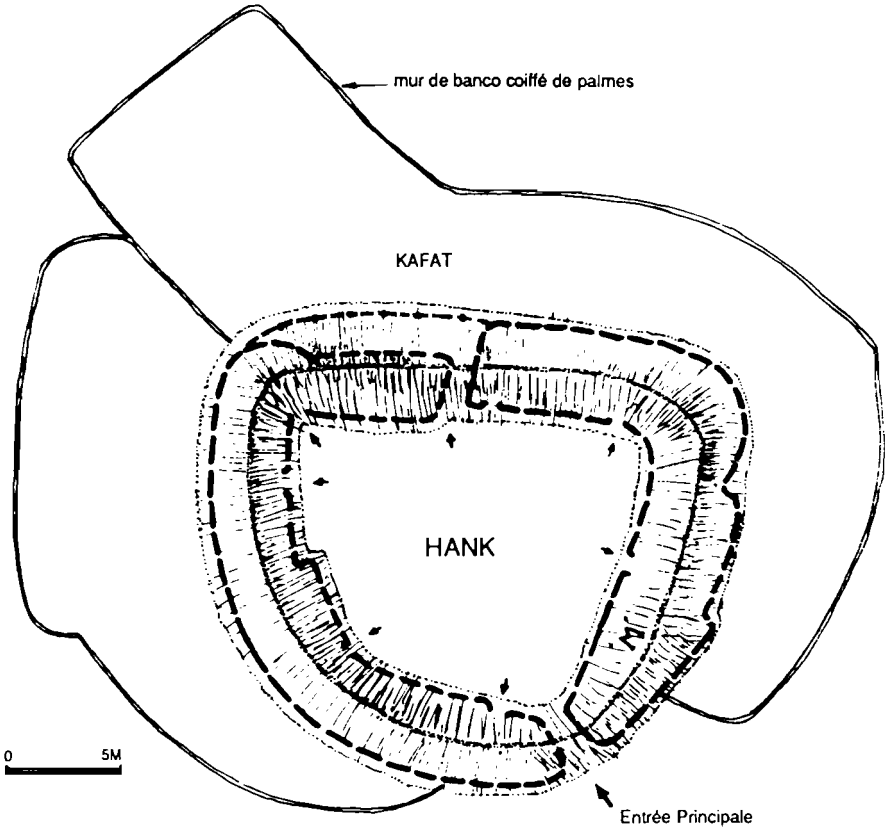
G.S. Quelques réflexions sur la géographie en 1975, 1975, p. 249.

### HABITAT DIOLA (HANK)

*Grande ferme dont tous les éléments sont soudés les uns aux autres et disposés autour d'une cour centrale constituant le « Hank » et qui, selon sa forme, peut avoir de 15 à 30 mètres de côté ou de diamètre.*

*Le plan d'ensemble des bâtiments est généralement à peu près rectangulaire, mais il est parfois triangulaire, dans d'autres cas, ovale. Une seule porte donne accès au Hank, véritable cour de ferme où le bétail passe la nuit ; lorsque le soir, la porte du Hank est clôturée, la concession familiale est une véritable forteresse capable de défier les voleurs de bœufs et même de soutenir de véritables sièges.*

P.P. Les Diola. Étude sur l'habitat des riziculteurs de Basse-Casamance, 1958, p. 31.



Type de hank à cour fermée

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, p. 865.

### HABITAT FAN (ABÈGNE)

*Les abègnes – ou anciens « corps de garde » – demeurent un élément essentiel du paysage villageois. Mais leur destination a changé : il n'est plus question de défense armée ; elles servent à présent de cases à palabres, d'abris où travaillent les artisans et où se reposent les voyageurs. On y confectionne les filets et les nasses, les nattes, divers objets de bois, on y assemble en « têtes » les feuilles de tabac ; on y joue du balafon. C'est là que les hommes se rassemblent par familles (au sens large) pour bavarder, passer le temps et palabrer, et que les femmes leur apportent à manger. Car chaque*

famille a en principe une abègne et une seule — sauf exceptions, à vrai dire de plus en plus nombreuses — qui reste assez strictement réservée aux hommes.

Au point de vue architectural, les abègnes ont perdu, avec leur fonction militaire, cette allure de fortin qui avait frappé les premières missions. Il en reste parfois des sortes de lucarnes, plus souvent des ouvertures en forme de fente allongée, qui font pénétrer le jour de côté, et sont un discret rappel des meurtrières d'autrefois.

On trouve souvent des abègnes construites avec soin, sur un plan et suivant une technique inspirée de la case d'autrefois : plan rectangulaire allongé, toit à deux pans, murs d'écorce et pailles.

G.S. Les paysans noirs du Gabon septentrional. Essai sur le peuplement et l'habitat du Woleu-N'Tem, 1951, p. 151

## I

### INTENSIF/EXTENSIF.

Partout la logique paysanne sait ainsi que l'intensif nourrit et l'extensif rapporte, partout elle enseigne que la maîtrise technique de l'espace est synonyme de survie et de reproduction de la société alors que l'accès à l'espace, lorsqu'on dispose des moyens de le contrôler, est synonyme de croissance économique...

Naguère, le ressort profond du changement, du passage de l'intensif à l'extensif et vice versa, c'était la pression démographique sur l'espace. Aujourd'hui, il faut enregistrer avec réalisme que le premier ressort du changement est partout devenu l'intérêt monétaire.

P.P. Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale, 1979, pp. 5 et 8.

### ISLAM

L'Islam noir offre la double particularité de susciter chez ses cadres des vocations d'ermite exaltant leur mysticisme dans l'ascèse et la solitude, et d'imposer à la masse de ses fidèles des pratiques collectives synonymes d'un contrôle social rigoureux. C'est au sein d'entreprises agricoles que s'opère la symbiose de ces deux voies contradictoires. Insoupçonné est le nombre de marabouts pionniers ayant ouvert en pleine brousse écoles coraniques et défrichements et sous l'égide de qui viennent se placer des centaines, voire des milliers, de fidèles. Dans ces fondations, pouvoir théocratique et autorité temporelle confondus règnent sur des communautés acharnées à trouver dans la prière collective et le travail solidaire les voies du dépassement et du salut.

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, pp. 209 et 210.

### IDÉOLOGIE

J'ai essayé de montrer en quoi consiste l'idéologie géographique de base ; une certaine façon de conceptualiser l'espace, et de s'en servir, dans tous les sens du mot. Il y a bien des facettes, parfois contradictoires ou divergentes, dans cette « vision » de l'espace. On a affaire, cependant, à un tout relativement cohérent. Les fondements en sont divers : d'abord, certaines attitudes primordiales de l'esprit humain, devant la nécessité d'apprivoiser, de désamorcer l'espace, en reculant et si possible en bornant l'au-delà toujours inquiétant ; puis, au moins dans certains pays, la contamination par le système de pensée liée à la pratique de l'État occidental ; enfin, toutes les inflexions qui procèdent d'un désir individuel de pouvoir, à l'aide des moyens propres à la discipline, et dont la rationalité camouflée contribue à « idéologiser » la pensée.

G.S. La géographie comme idéologie ?, 1985, p. 202.

## IMAGE

*Ces jouissances mêlées et un peu suspectes, en marge du plaisir franc de voir, n'altèrent-elles pas quelque peu l'image studieuse et innocente du géographe lancé dans la télédétection et la photo-interprétation ? Une sorte de miracle s'est produit au lendemain de la dernière guerre avec les « missions » aériennes et les mosaïques photographiques : le miracle s'est répété et amplifié quand les images, réelles ou potentielles, prises de l'espace par des satellites, sont devenues accessibles au public. Le miracle consistait dans la brusque matérialisation de l'image idéale du paysage que les géographes avaient en tête (et dont les premiers voyages par air, les premières photographies obliques ou verticales ne donnaient encore, à la génération précédente, qu'un aperçu furtif ou fragmentaire). Les non-géographes, les professionnels de l'aménagement sortis des écoles d'ingénieurs, les vulgarisateurs de tout poil ont eu alors une véritable « révélation » de l'espace. Un espace qu'ils découvraient littéralement, sans en avoir fait l'apprentissage au sol, ou simplement par le travail sur les cartes. Il en est résulté des textes délirants...*

*À se demander s'il existait des atlas ! Je regrette de dire que d'authentiques géographes ont participé à ce délire. Mais je m'empresse d'ajouter que la majorité ont gardé la tête parfaitement froide : tout en faisant un immense effort pour maîtriser la technique nouvelle d'acquisition et de manipulation des images, ils ne voient en elle qu'un outil plus perfectionné mis à leur disposition.*

G.S. La géographie comme idéologie ?, 1985, p. 201.

## J

### JACHÈRE (EN PAYS SÉRÈR)

*La répartition de l'espace consacré aux cultures de plein champ en trois soles de surface comparable, a pour premier effet d'assurer à la terre une année complète de repos tous les trois ans. L'efficacité de cette jachère, qui entraîne un recrû vigoureux de la végétation spontanée est considérablement renforcée par la présence du troupeau et la répartition méthodique de sa fumure. C'est donc non pas de sols forestiers mais de terres fortement enrichies en matières organiques d'origine végétale et animale (et, par voie de conséquence, en éléments minéraux) que les Sérèr disposent lorsque, l'année suivante, les jachères sont remises en culture...*

*Compte tenu de la sévérité des conditions physiques qui règnent sur l'ensemble du bassin de l'arachide, une simple rotation des cultures, même assortie d'une année de repos sur trois, serait incapable d'assurer non seulement la continuité de l'exploitation mais surtout des rendements assez estimables pour avoir fait du pays sérèr le centre de gravité démographique de tout le territoire du Sénégal situé au nord de la Gambie.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, pp. 250 et 251.

### JACHÈRE (EN PAYS BAKONGO)

*Comme tous leurs voisins, les Bakongo restent cependant prisonniers d'un système agricole encore rudimentaire dans son principe, où le renouvellement de la fertilité est confié, presque exclusivement, à la jachère.*

*En forêt, le sol est remis en culture à des intervalles extrêmement variables. Parfois la jachère est écourtée sous la pression de la nécessité, ou par simple commodité. Il arrive aussi qu'elle se prolonge en attendant le retour de l'ayant droit absent, ou la réattribution d'un terrain tombé en déshérence. Ou qu'un interdit retarde plus ou moins longtemps le défrichage d'un bout de forêt. Dans l'ensemble, néanmoins, les périodes de repos sont relativement courtes, elles durent le plus souvent de huit à quinze ans. Les Bakongo ne calculent pas, c'est de façon toute empirique qu'ils déter-*

minent le moment où un ancien champ redevient cultivable. Sur les sols rouges, ils se fient à la consistance de la terre superficielle : le pied doit s'y enfoncer légèrement. L'aspect du boisement, la densité de la strate inférieure leur fournissent un critère beaucoup plus général.

G.S. De l'Atlantique au fleuve Congo, 1966, p. 507.

### JARDIN DE CASE

Contigus aux habitations, proches d'elles en tout cas, ces jardins bénéficient d'une fumure presque automatique, qui leur assure une certaine permanence. La longue utilisation du sol par les cultures jardinées s'oppose de la sorte à l'itinérance de cultures en plein champ. Il en va ainsi notamment, dans de larges secteurs du continent africain. Les « jardins de case » n'y ont le plus souvent que peu d'importance : un fouillis de plantes, en taches discontinues, de quelques mètres carrés, mal délimités. Parfois, cependant, ils se rejoignent, s'ordonnent en une ceinture concentrique à la ferme et au village.

G.S. À propos de quelques terroirs d'Afrique occidentale, 1962, p. 25.

### JARDIN DE CASE DIOLA (KAHAT)

Jardin soigneusement enclos qui s'étend à l'arrière de la maison et où chaque ménage établit ses pépinières et des plantations : manioc, patates, bananiers, parfois colliers et agrumes, jadis coton.

P.P. Les Diola. Étude sur l'habitat des riziculteurs de Basse-Casamance, 1958, p. 26.

## K

### KAD/KARITÉ

Le parc à karité est le fruit d'une stratégie délibérée d'hommes privés de bétail, c'est-à-dire de lait et par conséquent de matières grasses d'origine animale...

Partout, du pays Sérér sénégalais aux rives Massa du Logone, de la lisière des polders de la Côte des Rivières du Sud aux massifs Podo-Kwo du Nord-Cameroun, des terroirs Ninisi de l'ouest Mossi aux campagnes Haoussa de Zinder (mais nous pourrions poursuivre l'inventaire jusqu'en Érythrée ou jusqu'en Angola), le parc d'Acacia albida révèle un type de civilisation agraire d'une étonnante identité : partout il est l'œuvre de paysanneries sédentaires, pratiquant avec une égale passion la céréali-culture sous pluie et l'élevage, partout il est lié à la pression démographique, c'est-à-dire à la nécessité d'une exploitation continue du sol, partout il est associé à des sociétés relevant d'un modèle commun, historiquement fondé sur le refus de toute structure sociale ou politique contraignante (et notamment d'un pouvoir d'État), l'organisation lignagère et l'arbitrage concerté, l'égalitarisme et la passion de la liberté. Valeurs synonymes d'encadrement défaillant et de techniques agricoles raffinées, et dont la traduction géographique la plus courante réside dans la combinaison du parc, de la haute densité et, généralement, d'un habitat dispersé en fermes familiales...

Frontières absolument linéaires entre parcs d'Acacia albida d'une remarquable pureté et boisements soudaniens à Karité d'une fort belle venue : d'une part, la campagne Massa, de l'autre la brousse Moussey, d'un côté des paysans, de l'autre des conquérants, chez les premiers le parc créé par une civilisation de la vache et du mil, chez les seconds la forêt sèche à Karité associée à une civilisation du cheval. Derrière le contraste des paysages végétaux, l'opposition de deux sociétés et de deux arts de vivre.

P.P. L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique noire, 1980, pp. 132, 135 et 136.

## KOUKOUYA/MBÉ

*Le plateau Koukouya et le plateau de Mbé montrent donc l'exemple typique d'une fâcheuse répartition de la population. Le plateau bien situé, à proximité des débouchés, est mal peuplé ; le plateau bien peuplé est mal situé. Malheureusement, les situations de ce genre, loin d'être l'exception, sont plutôt la règle en Afrique centrale. Elles offrent l'image, en petit, de ce que l'A.-E.F. elle-même était en grand, avec le Tchad bien peuplé et le Gabon vide.*

G.S. Le plateau congolais de Mbé, 1960, p. 48.

## L

### LIMOUSIN, LUSSAN (« RÉSIDENCES UXORI-LOCALES »)

*Le géographe est toujours l'homme d'un lieu ; celui qu'il habite, celui de son enfance (où s'est forgée son expérience propre de l'espace), celui où il se trouve, où le mène sa recherche. Sans doute pourrait-on en dire autant de n'importe qui. Mais tout le monde ne devient pas géographe. Je fais l'hypothèse que cette vocation particulière dérive, au moins pour une part, d'une expérience des lieux plus forte, ou plus précoce, à vigoureuse coloration, affective, génératrice de plaisir.*

G.S. La géographie comme idéologie ? 1985, p. 200.

## M

### MANIOC

*Nul n'a appris aux paysans africains ni les techniques de culture du manioc, ni les exigences pédologiques et climatiques de ses différentes variétés, ni les innombrables formes d'utilisation de cette plante d'origine américaine. Au contraire, agronomes et nutritionnistes l'ont souvent condamnée. Or aujourd'hui le manioc est la plante la plus unanimement cultivée des rives du Sahel au cœur de la forêt et c'est largement grâce à lui que l'Afrique noire règle ses problèmes alimentaires.*

P.P. Techniques d'encadrement et transformations de l'agriculture en Afrique noire, 1985, p. 222.

*Mais le manioc, de son côté, n'a-t-il pas été injustement décrié ? C'est bien un aliment pauvre, mais on oublie un peu facilement la sécurité qu'apportent, sur le plan quantitatif, sa rusticité et son rendement. Ses inconvénients ne se manifestent pour de bon que là où il constitue une nourriture presque exclusive, ce qui est rarement le cas dans les régions dont nous nous occupons. Enfin, le remède est partout à côté du mal, sous la forme des feuilles de manioc, aussi riches en protéides que les racines en sont pauvres, et dont une très large consommation est effectivement faite. Producteurs et gros consommateurs de manioc, les Congolais du sud, avec leur démographie le plus souvent vigoureuse, et une appréciable densité de population, suffiraient, au demeurant, à ruiner l'argument.*

G.S. De l'Atlantique au fleuve Congo, 1966, p. 980.

### MIGRATIONS

*Sous leur forme ancienne de Völkerwanderungen, les migrations africaines, qui avaient tellement frappé les premiers voyageurs venus d'Europe ou d'Amérique, ont vécu. Le peu qui en subsiste fait figure de curiosité géographique. Mais la mobilité n'a pas disparu. Elle resurgit en force, depuis plusieurs dizaines d'années, sous d'autres formes. Le mouvement généralisé vers les villes, suivi dans bien des cas d'un va-et-vient entre les centres urbains et les campagnes de leur « région migratoire », en est*



une. Les migrations de type « rural-rural », comme disent les anglophones, vers les terres vacantes ou simplement mieux situées par rapport au marché, en sont une autre. Sous cette rubrique se trouvent rangés aussi bien des mouvements du type push, à caractère de décompression, en provenance de secteurs fortement peuplés, que des mouvements de la catégorie pull, à fondements proprement économiques. Entre ces deux sortes de mobilité, le départ n'est d'ailleurs pas facile à faire. Les deux facteurs se combinent toujours plus ou moins. Les migrations de type purement rural, à caractère de « colonisation des terres neuves », sont également susceptibles d'interférer avec le mouvement vers les villes. Soit qu'il existe une alternative entre deux types de réponse à une situation ressentie comme difficile dans la « zone de départ ». Soit qu'un passage s'opère, avec le temps, de l'une vers l'autre : une partie des « colons » quitte les lieux d'arrivée ruraux pour aller grossir la population citadine.

G.S. Migrations, société et développement en pays Mossi, 1980, p. 215.

## N

### NANTERRE/RUE SAINT-JACQUES

Nanterre : Université Paris X, créée avant 1968...

Rue Saint-Jacques (191) : Institut de Géographie de la Sorbonne, la mémoire et la patine de la géographie française...

## O

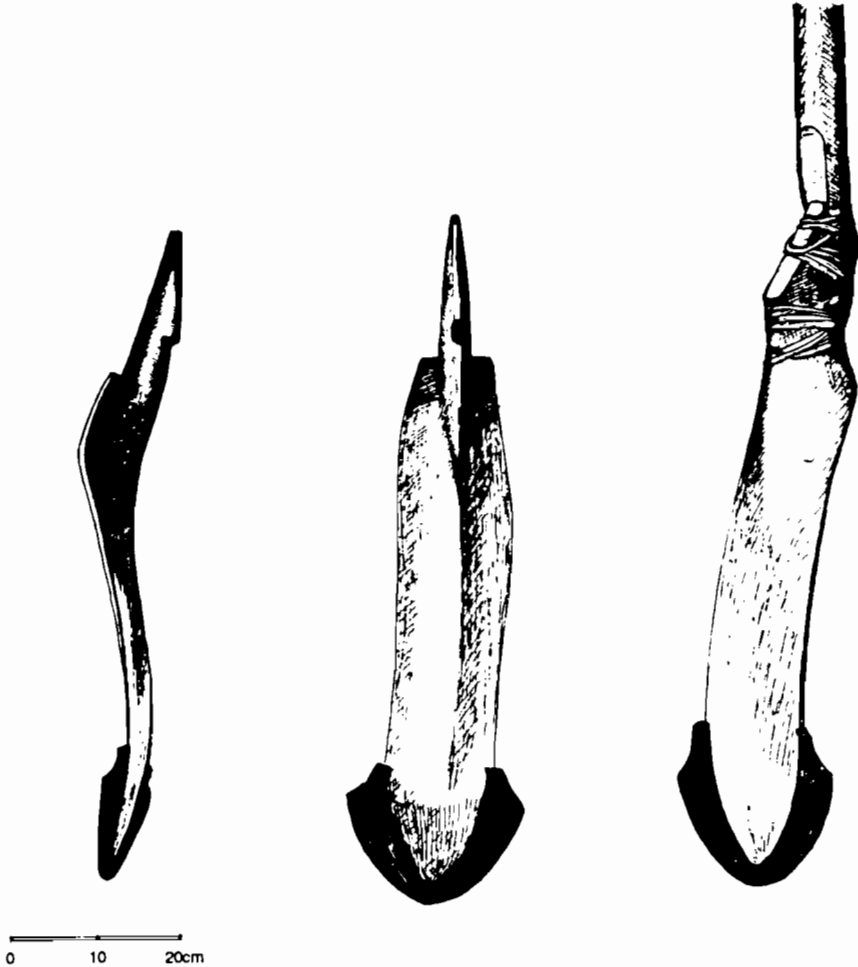
### OUTIL DU GÉOGRAPHE, LA CARTE

On peut réfléchir sur les cartes d'un atlas ; on peut aussi rêver, et ces rêveries, c'est-à-dire la libre évocation de toutes les associations d'idées qui naissent du regard posé sur les documents ont leur importance aussi. À travers elles s'organisent en profondeur le regroupement et l'intégration de notions éparses dans le subconscient de celui qui examine un atlas. En cela réside peut-être l'avantage majeur de l'outil cartographique, dont chacun peut se servir à son gré, avec ses points de vue et son tempérament propres, sans être contraint par la logique rigoureuse et souvent biaisée d'un texte écrit.

G.S. Présentation de l'Atlas national en Côte d'Ivoire, 1972, p. 254.

### OUTIL DU PAYSAN

Le kayendo comporte essentiellement deux parties : d'une part, un très long manche, rectiligne, parfaitement arrondi dont l'extrémité est fréquemment décorée de quelques cannelures, d'autre part, une sorte de longue pelle oblongue, tranchante à son extrémité, légèrement concave dans le sens longitudinal et dont la largeur et la coupe transversale varient selon la nature du terrain auquel on la destine. Faite de « bois de fer » ou de caïlcédrat, la pelle du kayendo, que chaque paysan met son point d'honneur à tailler et profiler lui-même, est d'autant plus large et aplatie que les sols à labourer sont légers et sablonneux, d'autant plus étroite et incurvée de part et d'autre d'une arête centrale, que les sols pour lesquels elle est prévue sont lourds et collants. L'extrémité inférieure de cette pelle était autrefois durcie au feu ; elle est aujourd'hui renforcée et protégée par un véritable soc, une pièce de métal, en forme de fer à cheval, plate et coupante, fabriquée par les forgerons des villages. À l'autre extrémité, cette pelle se termine par un mancheron court et trapu qui prend naissance sous sa face inférieure et qui dessine une gorge où vient se loger une grande perche que l'on fixe solidement par des attaches de lianes ou de fibres de roniers.



Socs de kayendo

... Le maniement du kayendo exige force et adresse. On laboure en le lançant en avant et en découpant une motte de terre de la taille de la pelle ; le genou gauche légèrement plié et porté en avant du corps sert de point d'appui au manche, lorsque le laboureur se redresse soulevant d'un coup sec la motte de terre qu'il fait basculer sur le billon en retournant la pelle.

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, p. 738.

## P

### PAYSAN

*Païen et paysan sont aussi synonymes en africain qu'en latin : la fin des religions du terroir trace la voie de celle des paysanneries et, par là même, du droit foncier traditionnel...*

*Nous autres paysans, nous savons qu'il faut faire du temps son allié ; du temps qu'il fait bien sûr et d'abord, mais aussi du temps qui passe...*

P.P. Maîtrise de l'espace agricole et développement en Afrique tropicale, 1979, pp. 7 et 8.

## PAYSAGE

*Tout à fait à part, et un peu propre aux géographes, ce multiplicateur de plaisir que constitue la satisfaction de comprendre un paysage, ses ressorts cachés et sa signification propre.*

G.S. Paysagismes, 1985, p. 295.

*Un paysage vu, lu, saisi dans la familiarité des lieux et de leurs occupants, véhicule bien davantage d'un ensemble social à un autre, même très éloignés : tout un contenu de sympathie, d'attention : une vigoureuse sollicitation à entrer par l'esprit dans ce que sont ailleurs la vie, les bonheurs, les souffrances et toutes les attitudes qu'ils déterminent. Placer le paysage en position de sujet grammatical ne revient aucunement à le personnaliser ou le « fétichiser ». C'est seulement une manière de spécifier et de globaliser la part d'elle-même qu'une société y investit, et où elle se reconnaît. Ces interrogations sur la connivence et ses limites me paraissent importantes.*

G.S. Le paysage comme connivence, 1979, p. 63.

*Dire « j'étudie le paysage » à quelqu'un qui cherche à comprendre ce que vous faites n'est pas sérieux, et expose à se faire traiter de « peintre paysagiste ». Se servir du paysage pour appréhender les relations inscrites dans l'espace, ou voir en lui un relais et souvent une force d'inertie à travers laquelle le passé agit sur le présent et même l'avenir : voilà des choses qu'il est possible de faire entendre même à un technicien trop sûr de lui.*

G.S. Journée des géographes de l'ORSTOM, 1971, p. 19.

## Q

### QUALITATIF/QUANTITATIF

*À une époque où chacun se croit autorisé à établir des statistiques, nous avons touché du doigt le faux-semblant des chiffres dont fourmillent maints documents, en particulier ceux qui intéressent l'économie agricole...*

*Non point que nous sous-estimions l'intérêt des données quantitatives. Mais pour les établir il eût fallu travailler à une échelle infiniment plus grande et procéder par sondages monographiques. Trop extensive, notre recherche n'est qu'une opération de défrichage permettant de dégrossir les problèmes et de localiser en connaissance de cause des travaux plus précis. La prochaine étape de la connaissance de nos paysannes pourrait être celle de l'analyse des structures agraires proprement dites, conduite à partir d'une cartographie très fine et permettant l'élaboration de chiffres sur les surfaces cultivées, les rendements, etc.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, Avant-propos.

*Le constat : l'insécurité des chiffres.*

*Les statistiques ou les chiffres globaux concernant la production alimentaire et le degré de couverture quantitative et qualitative des besoins sont élaborés, dans la plupart des États, d'une façon qui n'autorise que rarement à se fonder sur eux. Ou il s'agit de données exactes, mais très localisées, ou il s'agit de simples évaluations plus ou moins déduites des difficultés ou de l'absence de difficultés sur les lieux de production et en ville. Ni dans un cas ni dans l'autre, on n'est correctement renseigné sur la situation réelle à l'échelle de l'Afrique.*

G.S. Croissance urbaine et importations alimentaires, 1987, p. 20.

## R

### RÉGION

*Dans le périmètre ainsi délimité, le Bas-Ouémé a le mérite de présenter l'exemple d'une authentique région, c'est-à-dire d'une construction humaine, dotée d'une vie propre sur le double plan social et économique, et constituée de zones complémentaires empruntées aux trois éléments constitutifs du Dahomey méridional, lagune, vallée et plateau.*

P.P. Les pays du Bas-Ouémé. 1963, p. 9.

*En résumé, dans la mesure où des régions traditionnelles se laissent reconnaître sans trop d'ambiguïté, çà et là sur la carte d'Afrique, c'est essentiellement comme des espaces au moins relativement bien peuplés (ou centrés sur des noyaux peuplés) qu'elles se détachent. Mais ce trait est constamment associé, soit à un cadre ou un milieu naturel bien caractérisé, soit à la présence d'une population dotée d'une personnalité ethnique et géographique accusée, soit aux deux à la fois, comme on vient de le voir à propos du plateau bamiléké, les Dogon fournissant un autre excellent exemple. De telles rencontres ne sauraient être fortuites. Elles sont partout le fruit d'un lent processus d'ajustement dans le temps et dans l'espace : en un mot, d'une histoire, incarnée ou non dans une constitution politique apte à se perpétuer durant une longue période.*

G.S. La région traditionnelle en Afrique tropicale, 1968, pp. 94 et 95.

### RATIONALITÉ

*Le plus irrationnel des deux n'est pas celui qu'on pense...*

*Aux retards, aux échecs, aux dérives que subissent les actions programmées, les explications sont régulièrement données dans des termes impliquant, de la part du vis-à-vis, incompréhension, inertie, traditionnalisme routinier, résistance à l'innovation, opposition gratuite, comportements irrationnels. Pourtant il est clair que, derrière ce verbalisme, le retrait, la passivité, l'illogisme apparent, voire l'hostilité des « aménagés » renvoient à des déterminations complexes et souvent raisonnées. La prudence, le « wait and see » y ont leur part, et parfois aussi une appréciation plus saine que celle des auteurs de projets à l'égard des possibilités et des limites du milieu écologique. Mais, surtout, les sociétés rurales excellent à découvrir ou deviner, dans ce qui leur est proposé, les menaces latentes contre leur propre cohésion.*

*Symétriquement, il est permis de se demander si la rationalité technique et financière des aménageurs ne masque pas elle-même une certaine forme d'irrationalité. Car, après tout, derrière les parcellaires au cordeau tracés dans les périmètres aménagés, quelle est la part des habitudes mentales, la référence inconsciente aux schémas produits sur d'autres continents par une autre histoire ? Dans le cas des « lotissements agricoles », et plus généralement de toute formule comportant l'attribution du sol sous la forme d'unités identiques, n'y a-t-il pas de l'illogisme à vouloir créer des îlots égaux au sein de campagnes livrées par ailleurs, dans beaucoup de pays, à la compétition pour les terres, la force de travail et l'argent ?*

G.S. « Dirigisme opérationnel » et stratégie paysanne. ou l'aménageur aménagé. 1978, pp. 242 et 243.

## S

### SYSTÈMES AGRAIRES

*Il y a beau temps qu'en géographie l'on parle de systèmes agraires. Puis le vocabulaire a évolué : « combinaisons », « complexes »... On en revient à présent au mot système, mais avec une connotation plus théorique, ou plus spécialisée : les « géosystèmes*

mes », les « agrosystèmes ». Le risque serait d'isoler les systèmes locaux et régionaux, de les étudier pour eux-mêmes, de tomber dans la monographie au sens péjoratif du mot. Ce risque est inexistant dès lors qu'on veut bien se persuader qu'un système local est toujours un système « ouvert », latéralement et surtout vers le haut, c'est-à-dire les échelles plus petites et les déterminants plus généraux.

G.S. *Libres réflexions sur le développement rural*, 1985, p. 151.

*Pour une population donnée d'agriculteurs, tous les choix dont procède la vie agricole sont interdépendants. Ensemble, ils réalisent un ajustement à deux contraintes fondamentales : le temps limité disponible pour chaque opération du cycle de production ; l'espace limité accessible sans perte de temps rédhitoire depuis la ferme ou le village. L'équilibre et la tension qui en résultent donnent à chaque « système agraire » son individualité. Car il s'agit bien de systèmes, dotés comme tels de cohérence, manifestant une certaine unité sur un certain espace, ainsi qu'une certaine résistance au changement, quand celui-ci ne s'inscrit pas dans la ligne d'évolution propre à chacun d'eux.*

G.S. *Systèmes agraires africains*, 1972, p. 333.

## T

### TERROIR

*... Portion de territoire appropriée, aménagée et utilisée par le groupe qui y réside et en tire ses moyens d'existence.*

G.S. et P.P. *Pour un atlas des terroirs africains*, 1964, p. 57.

*...Aucun terme, et surtout pas celui de « finage », ne peut être substitué à « terroir » dans l'usage que nous continuons à en faire et dont on voit mal comment se passer.*

P.P. et G.S. *Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches 1962-1969*, 1970, p. 9.

*Paul Péliissier et moi avons cherché à développer ce type de recherches, en le proposant comme méthode il y a bientôt quinze ans.*

*Nous n'avons jamais conçu les études de terroirs comme une méthode exclusive, ce qui aurait été absurde. Il s'agissait seulement d'une approche considérée comme utile. Notre idée de départ était de donner à l'Afrique ses archives agraires et, en même temps, de plonger de jeunes chercheurs dans le « vécu » des sociétés rurales, en somme de les sensibiliser à la « logique paysanne ». À mesure que les années passaient, notre surprise a été de constater à quel point ce genre de travaux pouvait se révéler utile au développement. Ceci, d'une part, en révélant le détail des connexions entre système agricole, système social et complexe naturel ; d'autre part, en offrant un cadre idéal aux enquêtes d'évaluation. C'est tout autre chose d'implanter des carrés de sondages plusieurs années de suite dans un milieu local dont tous les paramètres sont connus et mis en relation, que de les distribuer au hasard géographique d'un sondage aléatoire. Les études de terroirs n'excluent en aucune façon l'approche des problèmes ruraux à d'autres échelles. Bien au contraire, la tendance actuelle est à jouer simultanément de différentes échelles, et d'organiser le dialogue entre elles, en vue d'une réponse globale. Il n'y a pas davantage contradiction entre approche locale et approche sectorielle.*

G.S. *Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale*, 1979, p. 210.

### TERRAIN

*Rendre compte de l'aménagement de l'espace, c'est-à-dire faire la physiologie des paysages transformés ou construits par l'homme, est une tâche accessible dans la mesure où le géographe se soumet aux rudes exigences de la recherche sur le terrain.*

*Ce n'est qu'après s'être fait Sérèr chez les Sérèr, Manding chez les Manding ou Diola chez les Diola, qu'il peut espérer connaître de l'intérieur les caractères et les problèmes spécifiques de chacune de ces sociétés et savoir quelles pistes il doit prendre pour interpréter sa situation. Pas plus que nous ne reconnaissons droit de cité à une recherche faite à travers les dossiers administratifs, les rapports des techniciens et les annuaires de statistiques, pas davantage nous ne qualifions de géographiques les documents élaborés à travers l'écran de fiches stéréotypées confiées à une armée d'enquêteurs incontrôlables.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, Avant-Propos.

## TERRAIN/THÉORIE

*Priorité à la théorie ou au terrain ? D'une façon beaucoup plus insidieuse, une double spécialisation du travail, contre-nature, est en train de diviser les géographes : d'un côté, ceux qui se coltinent avec les faits, les hommes, le « terrain », de l'autre, ceux qui « pensent », en exploitant le matériel d'autrui, c'est-à-dire soit les travaux de base, soit les séries statistiques ou documentaires. Les penseurs ont tendance à dire aux autres : voilà ce qu'il faut faire, et ne s'en privent pas dans de nombreux articles. On aimerait voir les rôles un peu plus souvent alterner, chez le même individu. Que tout géographe de terrain s'impose de prendre le temps et le recul voulus pour poser lui-même les problèmes et tirer les conclusions théoriques qu'impliquent les matériaux qu'il a réunis. Et que toute proposition de nouvelle-façon-de-faire-la-géographie ne soit recevable qu'accompagnée d'une recherche en vraie grandeur, assortie de résultats. Sans quoi, on risque de voir une aristocratie de géographes-théoriciens, d'un côté, un menu peuple de géographes besogneux, travaillant au ras du sol, de l'autre. Vision un peu caricaturale, certainement. Mais pas entièrement dépourvue de fondement.*

G.S. Crise ou renouveau de la géographie, 1974, p. 105.

## THÈSE

*La thèse, comme stimulant de la recherche, est la meilleure des choses.*

G.S. La géographie en question, 1985, p. 64.

Paul PÉLISSIER — *Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance.* 1966, 974 pages.

Gilles SAUTTER — *De l'Atlantique au fleuve Congo. une géographie du sous-peuplement.* 1966, 1102 pages.

## U

### URBAIN

*Il apparaît que les petites villes, en tant que telles, se situent à la charnière de deux organisations de l'espace : l'organisation verticale et hiérarchisée des systèmes et réseaux urbains, d'une part ; l'organisation horizontale, simplement maillée, de l'espace et des sociétés rurales, d'autre part. La première organisation est l'expression géographique du monde de l'État, de la technique et du marché. Elle est très largement unifiée, et les influx s'y propagent de haut en bas. La deuxième organisation marque au contraire les petites villes de toute la diversité et du cloisonnement caractéristiques du monde rural. En tant que « terminal » du système urbain, la petite ville présente le caractère d'un lieu anonyme, interchangeable ; elle est le simple point de passage de messages transitant depuis le haut ou le bas ; les agents de la puissance publique ou des grands acteurs économiques s'y succèdent sans laisser beaucoup de traces. Comme point d'émergence de la société rurale, la petite ville est au contraire fortement personnalisée ; elle est le « raccourci » du milieu rural environnant ; les rôles sociaux sont tenus, comme sur une scène, par des personnes qui se connaissent entre elles.*

G.S. Réflexions sur les petites villes dans les pays en voie de développement, 1981, p. 395.

*À lire la convergence des opinions sur l'importance de la nature, de la qualité et de la densité des relations entre le milieu rural et la ville, bref sur l'influence de l'urbanisation dans les campagnes, une question s'impose à notre réflexion : la dichotomie habituelle de nos études entre milieux urbains et milieux ruraux demeure-t-elle un cadre pertinent à nos recherches et au renouvellement de nos thèmes et de nos méthodes ? On conviendra sans doute, qu'à tout le moins, elle doit être dépassée...*

P.P. Transformations récentes de l'économie agricole et des sociétés rurales dans les pays en développement, 1984, p. 48.

## V

### VOLONTAIRE (GÉOGRAPHIE VOLONTAIRE),

*... Suggérer la mise en œuvre d'une géographie volontaire dont l'instrument pourrait être une politique d'aménagement régional, ce tremplin éminemment géographique du développement.*

*Organiser l'espace et tirer spécifiquement parti des virtualités d'un immense territoire implique d'abord une soumission concertée aux indications du milieu naturel et notamment de celles sur lesquelles les hommes ne peuvent agir, celles du climat. Un tel dessein répond directement au souci, dicté par la situation économique héritée du succès unilatéral de l'arachide, de provoquer la diversification des cultures, et dans certains cas, une véritable spécialisation régionale de la production. À sa réalisation, une recherche agronomique qui ne soit plus exclusivement préoccupée par l'arachide, pourrait apporter un concours décisif. Est-il besoin d'ajouter qu'exploiter le potentiel spécifique de chaque domaine climatique et tirer en même temps parti de l'arsenal technique de chaque population, constitue le premier moyen de construire une nation solidaire et d'assurer son indépendance économique ? Et qu'une politique d'aménagement conçue pour valoriser les réalités naturelles et humaines et susciter la complémentarité économique des différents membres de la nation est étrangère à tout régionalisme folklorique et ne peut au plan de l'État, que renforcer une unité qui n'est en rien synonyme d'uniformité ?*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, p. 904.

*Passer d'une géographie du laisser-faire à une géographie volontaire exige partout qu'un rôle prioritaire soit assigné aux techniques d'encadrement, quel que soit le système politique et le projet de société.*

P.P. Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale, 1979, p. 8.

### VIDE (GÉOGRAPHIE DU VIDE)

*Que près de la moitié de la population rurale se concentre dans un petit nombre d'espaces bien délimités, alors que d'autres, totalisant un bon tiers de la surface totale, se révèlent pratiquement vides, voilà qui donne à réfléchir. Cette situation, tout d'abord, exige d'être expliquée. Impossible de regarder les noyaux de peuplement qui se détachent si nettement sur la carte comme des agrégats fortuits. Ils sont forcément l'expression d'un milieu naturel ou humain ; le résultat d'enchaînements historiques, à l'intérieur d'un cadre spatial ; ou encore l'aboutissement de processus cumulatifs, favorisant l'augmentation du nombre des hommes. Autrement dit : de toutes les formes que prend en géographie la causalité, l'anti-hasard. Le moment venu, en présence de cas concrets, ces idées trouveront leur illustration. Le problème se pose en termes un peu différents pour les secteurs les plus mal peuplés. Il faudra décider s'ils représentent le simple négatif des aires bien pourvues d'habitants, ou des portions d'espace acti-*

vement répulsives, voire destructives de la population. La remarque faite plus haut au sujet des coefficients de massiveté, moindres en moyenne que pour les aires peuplées, donne du poids à la première hypothèse. Elle incite à considérer les espaces vides comme des sortes d'angles morts du peuplement : coincé entre plusieurs noyaux aux bords convexes, le domaine interstitiel tend à prendre une forme contournée, faite de saillants aigus et de rentrants arrondis. Des densités aussi tranchées et si bien cantonnées posent un problème, indissociable de l'étude générale du sous-peuplement dans cette partie de l'Afrique. Mais, par leur netteté même, les contrastes et les localisations que révèlent nos cartes se prêtent particulièrement bien à une confrontation avec les articulations naturelles. Dans cette voie, que nous allons suivre, se trouve peut-être l'amorce d'une interprétation.

G.S. De l'Atlantique au fleuve Congo, 1966, pp. 109 et 110.

*Les inégalités de peuplement, nous le savons, se manifestent à toutes les échelles. Les vides du peuplement, qui existent dans presque tous les États, même de taille modeste, ne créent pas seulement, quand les conditions précédentes se trouvent remplies et qu'ils couvrent une étendue suffisante, un appel à la mobilité pionnière. Ils font facilement figure, par leur vacuité même, d'espaces à aménager : les « aménageurs », au départ, y trouvent une liberté d'intervention que ne contrarient ni populations en place, ni droits acquis. Ce sont donc les lieux privilégiés d'une géographie volontaire de l'espace, où naturellement, les villes ont leur place. La formule comporte en général, comme pièces maîtresses, un grand équipement, une armature urbaine et une option précise en matière d'utilisation du sol. Le sud-ouest de la Côte d'Ivoire, angle mort du peuplement et des communications, a été littéralement construit comme espace, depuis 1965, autour d'un port artificiel en eau profonde.*

G.S. Urbanisation et types de peuplement dans l'espace régional, 1985, p. 386.

## W

### WOLOF

*Le pays wolof traditionnel est remarquable par la richesse de son histoire politico-militaire et la pauvreté de ses traditions agraires ; il est, à ce titre, exactement antithétique des civilisations rurales dites paléo-nigritiques dont nous rencontrerons un remarquable exemple chez les riziculteurs diola de Basse-Casamance, et, dans une certaine mesure, chez les paysans sérère.*

P.P. Les paysans du Sénégal, 1966, p. 101.

### WOLEU-N'TEM

*Administrativement, le Woleu-N'Tem se définit comme l'une des régions du Gabon. Il est situé au Nord de l'Ogooué, dans l'angle droit que font les frontières de la Guinée espagnole et du Cameroun. Physiquement, c'est la prolongation du plateau forestier du Sud-Cameroun. Au sud et au sud-ouest, on tombe au contraire assez brutalement sur l'arrière-pays côtier et la vallée de l'Ogooué, en franchissant une zone accidentée, toute en crêtes, pitons et vallées, obstacle aux communications. À l'Est, le Woleu-N'Tem est bordé par un vaste no man's land, jadis peuplé, aujourd'hui complètement désert, qui le sépare du bassin marécageux de l'Ivindo, à la fois légèrement moins élevé et beaucoup plus plat que le Woleu-N'Tem. Celui-ci prolonge également le Cameroun par sa forte densité de population, densité qui diminue progressivement vers le Sud, et par son peuplement fan : il est vrai que les Fan ont largement débordé le Woleu-N'Tem, puisqu'ils atteignent à l'ouest la côte de l'estuaire du Gabon, à l'est l'Ivindo, et dépassent au sud l'Ogooué.*

G.S. Le cacao dans l'économie rurale du Woleu-N'Tem, 1950, p. 7.



## X

### X : CROISEMENT D'ITINÉRAIRES

*... Nous avons tellement travaillé et réfléchi ensemble, Paul Pélissier et moi, que je ne sais plus très bien, à vrai dire, ce qui lui revient et ce qui me revient, dans ce que je vais exposer.*

G.S. *Libres réflexions sur le développement rural*, 1985, p. 150.

## Y

*Ils Y ont séjourné : au Sénégal, en Guinée, au Soudan, au Congo, au Gabon, au Dahomey, en Haute-Volta, au Cameroun, à Madagascar, en Côte d'Ivoire, au Togo...*

## Z

### ZÉBU (COMPÉTITION CULTIVATEURS-ÉLEVEURS)

*La conquête du Ferlo occidental par les agriculteurs s'est opérée au détriment de terrains de parcours traditionnels des pasteurs, précisément des groupements éleveurs de zébus dont le tracé du chemin de fer Kaolack-Tambacounda marque à peu près exactement, pour des raisons sanitaires, la limite méridionale de l'aire de transhumance...*

*... Dès le départ, d'inévitables frictions se sont produites autour des points d'eau d'autant plus sévères que la disposition des puits et des séanes était plus vitale.*

*Comme nous l'avons vu par l'exemple de Darou-Mousti, l'organisation des agriculteurs, surtout lorsqu'ils étaient mourid, ne pouvaient qu'aboutir à l'éviction des pasteurs. Parallèlement, l'expansion des défrichements signifiait la suppression des pâturages ou du moins leur réduction à de maigres jachères accessibles seulement en saison sèche. Cette évolution s'est produite au moment même où le développement des centres urbains et des escales établies le long du chemin de fer offrait aux éleveurs la possibilité de commercialiser le lait de leurs troupeaux et les incitait à restreindre, dans toute la mesure du possible, la durée de leurs mouvements de transhumance d'hivernage vers le cœur du Ferlo...*

*Il semble qu'en raison de leur émiettement, les Peul n'aient pris qu'assez tardivement conscience de leur progressive éviction.*

P.P. *Les paysans du Sénégal*. 1966. pp. 358 et 359.

### ZANDE, ZAÏRE

*De nombreuses études sur l'emploi du temps des cultivateurs...*

*... La plus remarquable concerne les Zande dans le nord du Zaïre. Elle montre quel outil efficace peut offrir à l'analyse d'une société rurale et de ses rapports avec l'environnement l'observation des usages du temps, de leur durée, de leur répartition sociale, de leur distribution dans l'année.*

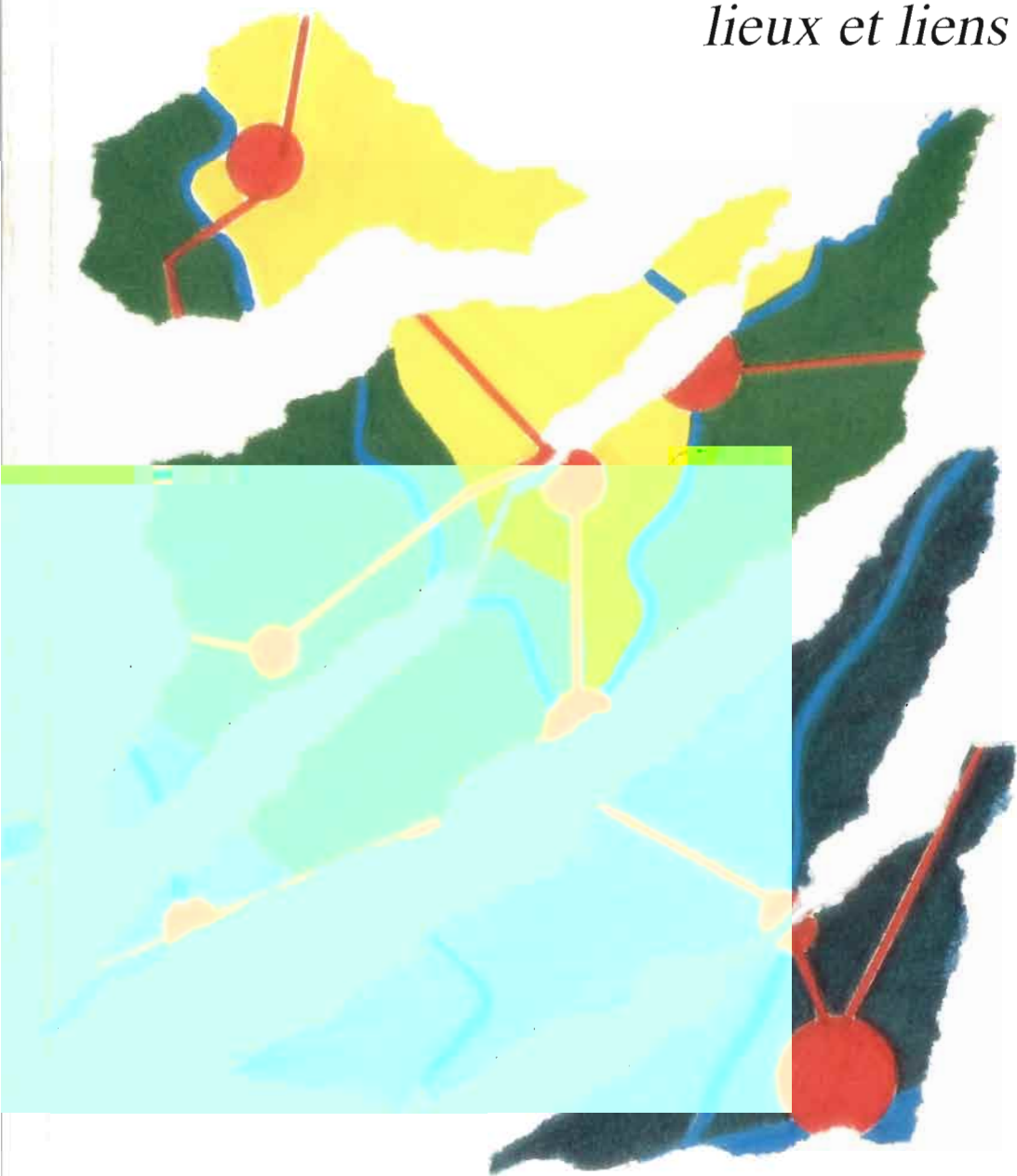
G.S. *Ambiguïté des temps qualifiés dans les agricultures de subsistance et de transition*, 1981. p. 34.

### POUR CONCLURE...

L'exploration systématique, ou le bilan, sont évidemment hors de propos. Qui songerait à apposer des scellés sur ce qui s'accomplit ? Au jeu de la mémoire vivante nous avons puisé dans les textes rédigés au diapason, mais aussi dans les écrits individuels afin de restituer la différence.

# *Tropiques*

*lieux et liens*



**Editions de l'ORSTOM**

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,  
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
et du Ministère des Affaires Etrangères*

## Sommaire

**Présentation** - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

**Avant-propos** - P. GOUROU

**Liens** - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,  
H. ATTIA

**Campagnes en devenir** - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,  
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDOY,  
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,  
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.  
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,  
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.  
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

**Autour des villes** - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.  
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.  
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,  
J. CHAMPAUD.

**Compositions d'espaces** - A. SECK, M.-C. AQUARONE,  
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,  
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,  
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,  
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-  
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

**Liste des auteurs**

**Table des matières**